

Si vous avez des difficultés à visualiser cet email, [suivez ce lien](#)

[Se désinscrire](#)

---

La lettre quotidienne de **L'INCORRECT** ♦ RÉDACTION EN CHEF: MARC OBREGON ET ANGE APPINO ♦ [CONTACT@LINCORRECT.ORG](mailto:CONTACT@LINCORRECT.ORG)

---

# L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

---

---

Jeudi 5 novembre – Sainte Sylvie

---

## **Centième numéro ! Le mot du taulier (loué soit son nom)**

Cent numéros d'incorrectitude, déjà. Comme le temps passe, chers lecteurs, et le numéro que vous ne tenez certes pas dans vos mains mais qui se tient sous vos yeux fatigués du jour qui déjà a beaucoup baissé, superbe fruit du labeur de ses deux rédacteurs en chef alternés, Marc Obregon et Ange Appino, fruit encore de ses multiples contributeurs déjà fort célèbres par toutes les chaumières de la droite et au-delà ; ce centième numéro donc de *L'Incotidien* tombe à point nommé dans ce retrait du monde seconde manière, puisqu'il est le digne héritier de la petite idée que nous eûmes un matin de mars, en inventant *L'Incoronavirus* pour que nos lecteurs ne s'oublient ni ne se perdent dans l'étrange ennui du jour sans cesse recommencé qu'on appelle confinement.

Vous avez été, chers lecteurs puis chers abonnés, assez nombreux et assez enthousiastes pour que nous poursuivions cette expérience de la lettre quotidienne où un talent de plume juvénile croise des analyses minutieuses, où l'actualité se marie avec la farce parfois, la tragédie plus souvent, où enfin coule la sève d'une civilisation qui ne voulant pas mourir se renouvelle chaque matin, pour que France continue.

C'est l'occasion de vous rappeler que notre petite famille qui continûment grandit est appelée, en bonne fille catholique, à engendrer toujours plus, telle la lapine chère au pape François. Aussi, n'hésitez pas à nous faire circuler, à nous faire de nouveaux abonnés, à nous lire et relire, à nous insulter quand il se doit, à nous féliciter quand il le faut.

Après ces jours tout noirs, quand le froid revient et que déjà le soir le cœur retarde, la moisson sera belle.

Par Jacques de Guillebon

---

## L'Edito

### Ridebit in die novissimo

Ça commence toujours de la même façon. Un détail, un motif dans le tapis. Une irisation secrète quelque part, détectée au microscope, éclairée au sodium. L'esprit des hommes qui décalque son propre abîme quelque part dans l'infiniment petit, dans l'infiniment transitoire. Un virus crocheté à un sac de matière carbonée, un cadenas qu'on dissout dans le chlore, et voilà une fin du monde qui s'apprête, chausse ses guenilles serties de pourritures. Cosmétique de l'invisible. La maladie brandie comme altérité alors qu'elle est notre condition d'existence, l'écrin de chaque fortune. Il a suffi de la capturer, de l'éloigner au bout de nos lentilles, de nos projecteurs, de nos ondes harnachées en faisceaux, il a suffi de l'isoler entre deux lamelles de verre pour en faire la ventouse du siècle, l'aspirateur à réalité.

*Il sera désormais strictement interdit de mourir.* Il sera désormais strictement interdit de respirer, sous peine de poursuite. Ils ont mis des têtes de morts et des cadavres sur nos paquets de clopes, ils devraient faire pareil sur nos masques chirurgicaux : s'approcher, c'est mourir. Vivre tue. Respirer donne la migraine. Dans la post-histoire, plus n'est rien n'est possible, plus rien n'est envisageable si ce n'est la santé. *L'homo erectus* n'érige plus rien, ne construit plus rien, son regard ne se lève plus vers les étoiles, ne comprend plus rien à la mécanique des sphères, aux engrenages parfaits du Plérôme. Non, il s'agira désormais de plonger les yeux dans les marges, dans les creusets de matière noire, de s'habituer à la profondeur des gaz, à l'inertie des magnétismes déformés par l'acier et par nos agrégats d'âmes blettes, de cerveaux fondus au noir. Œuvre au Noir, oui, voilà. On y arrive, pesamment, à la ruche globale. Le Technodrome s'étend partout, prolonge ses flagelles dans nos consciences, là où mature cette ignoble désir de liberté. Les démocraties retirent enfin leurs masques : leurs visages sont en chrome, c'est celui de Palmer Eldritch, le démiurge dickien qui remplace le ciel.

C'est celui de Moloch, qui dévore peu à peu les possibilités, pour ne laisser à voir que cette empreinte figée, que cet océan de fer dans lequel se noient nos civilisations, nos croyances – et notre foi en la civilisation. Dans lequel les ventres de nos femmes lâchent leurs derniers rebus d'avortement, troquent l'enfant contre un godemiché connecté, un plug parlant qui dira Maman.

Foyer, ô doux foyer : en 2000 ans on est passé de l'étable à la baignoire d'acide. De la cathédrale à un ballon de viscères qu'on entretient lointainement à coups de Xanax et de pilules du lendemain. Surtout, ne rien faire. Les médecins en queue de pie sont toujours les mêmes, les Diaforus aux voix de crécelle qui nous enjoignent de nous taire, de sortir de l'espace public pour mieux investir l'espace domotique. Il ne nous reste que ça : une quinconce d'écrans à peupler de nos palabres, un siècle-fantôme à hanter de nos peurs. Il n'est pas innocent que nos dirigeants sombrent peu à peu dans la démence, haussent le ton et hurlent de leurs petites voix grêles pour asséner leurs leçons de terreur : ce qui se joue c'est le sort de la Réalité. La fiction technique de l'ère industrielle doit laisser la place à la fiction biologique. Hors de ce liant métaphysique qu'est la tutelle Divine, nous ne sommes que des grappes de cellules vomies par le Néant, des bouchons de vase tamponnés dans un sphincter cosmique, sans début ni fin. Infiniment corruptibles, infiniment sujettes à l'avarice des computations, des trucages optiques. Les machines à voter, c'est nous. Codés à l'avance, incrémentés à coups de terreur, séniles à 12 ans. Orphelins de Dieu, puis orphelins de nos pères, nous n'avons à contempler que les sillages et les crevasses laissés par un océan disparu sur une grève maudite. Des sillages que nous avons pris pour notre réalité, des crevasses que nous avons peuplées en les prenant pour des mondes, alors que ce sont des tombeaux.

**Par Marc Obregon**

---

Chers lecteurs,

*L'Incotidien* du jour vous est offert gratuitement jusqu'à demain.

*L'Incotidien* c'est chaque soir une lettre 100% incorrecte dans votre boîte mail.

**Abonnez-vous dès maintenant !**

Avec le code promo "**confinement**",  
l'abonnement à *L'Incotidien* est à - 50%

Je m'abonne

La lettre quotidienne de **L'INCORRECT** • numéro 4 - vendredi 15 mai 2020 • RÉDACTION EN CHEF: MARK OMBRESN • CONTACT@LINCORRECT.ORG

# L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

Politique - Société - Culture - Monde

Recevez tous les soirs  
votre lettre d'information incorrecte

**L'INCOTIDIEN**  
Faites-le taire tous les jours.

par Mark Ombresn

**L'Édito**  
Mark Ombresn

Le monde est un lieu où l'on se trompe tout le temps. C'est pour ça que j'ai créé L'INCOTIDIEN, une lettre quotidienne d'informations incorrectes. C'est un peu comme un jeu de mots, mais avec une touche de humour et de satire. C'est aussi un moyen de faire réfléchir sur les actualités du jour, et de les voir sous un angle différent. C'est une lettre qui est écrite tous les soirs, et qui est envoyée à tous les abonnés. C'est une lettre qui est écrite par Mark Ombresn, un journaliste et écrivain français. C'est une lettre qui est écrite en français, et qui est destinée à un public francophone. C'est une lettre qui est écrite tous les soirs, et qui est envoyée à tous les abonnés. C'est une lettre qui est écrite par Mark Ombresn, un journaliste et écrivain français. C'est une lettre qui est écrite en français, et qui est destinée à un public francophone.

Le tweet du jour



Charles Péguy @PeguySlamiste · 1h

...

« La plus grande faute du monde moderne n'est pas d'avoir incendié les châteaux, mais d'avoir rasé les chaumières. Ce qu'on voit s'effacer, au fil du XIXe siècle, c'est la dignité des humbles. »

- Nicola Gómez Dávila



2

61

198



## La minute histoire

5 novembre 1605 : Fin de la Conspiration des Poudres



L'arrivée au pouvoir du roi Jacques Ier, d'origine écossaise, a suscité chez les catholiques anglais une vague d'espoir. En effet, le règne de son prédécesseur a été celui d'une intolérance grandissante vis-à-vis des catholiques et des papistes, soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi – notamment avec les Espagnols, et ce depuis l'Invincible Armada. Il se murmure que Jacques Ier sera plus tolérant vis-à-vis de la communauté catholique – après tout sa propre mère a été froidement exécutée par la dragonne Elizabeth Ière.

Malheureusement, le nouveau roi a parfaitement conscience du besoin d'unicité religieuse de l'Angleterre, fût-ce au prix du sang. Après maints heurts entre communautés et tentatives d'assassinats avortés, il prononce en 1604 un discours à l'occasion de l'ouverture de session du Parlement, où il se dit pour la paix, mais en professant la « vraie religion ». Ainsi est-il sûr de s'assurer le support des Lords les plus influents, qui sont tous citoyens et protestants. À cette époque, les nobles catholiques ont bien souvent fui la ville et ne constituent qu'une communauté rurale disparate, bien éloignée des prérogatives de la Capitale. C'est dans ce climat de scission entre l'Angleterre rurale, catholique, et l'Angleterre des villes qui s'épanouit toujours plus grâce à la souplesse des lois protestantes sur le marché et l'économie, que va s'installer la Conspiration des Poudres.

La conjuration prend forme autour de Robert Castleby, issu d'une vieille famille noble du Northamptonshire et dont le père a été exécuté pour avoir accueilli chez lui un prêtre catholique. Emprisonné plusieurs fois pour tentative de soulèvement contre le pouvoir, il refusera de prêter serment en reconnaissant le Roi comme chef de l'Église, et à ce titre il dû interrompre ses études à Cambridge. À ses côtés, on trouve Thomas Percy, un homme au passé trouble, à la forte conviction catholique, connu pour ses activités de diplomate notamment en Ecosse et aux Pays-Bas, ainsi que les frères Wintour, des militaires rompus au combat dans toute l'Europe mais également d'une grande culture. Le profil des conjurateurs, c'est bien celui de nobles déclassés qui ont passé leur vie à tenter de raffermir le lien entre l'Angleterre et le reste de l'Europe catholique, en vain. Leur homme de main, Guy Fawkes est un mercenaire qui a vendu toutes ses propriétés pour aller combattre les protestants en Espagne ; ce sera lui qui suggéra de louer une cave sous le Parlement afin d'y placer quelques 36 barils de poudre : de quoi disperser sur plusieurs dizaines de miles le Palais de Westminster, les Lords et le Roi Jacques lui-même.

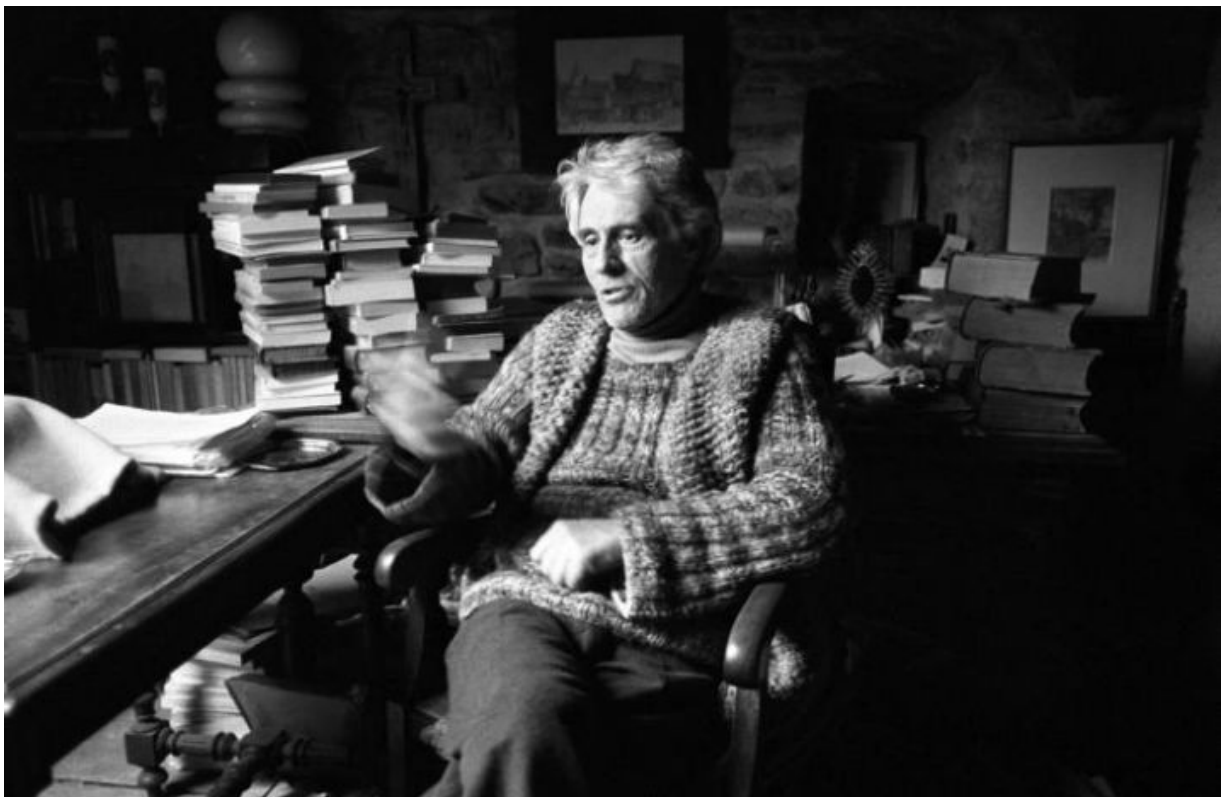
Malheureusement, la date de l'attentat est repoussée plusieurs fois, notamment à cause de la Peste, et le nombre de conspirateurs augmente considérablement pendant l'année 1605, ce qui attire fatalement l'attention et alors que les allées et venues de Guy Fawkes, notamment entre Londres et l'Écosse, commencent à se faire remarquer. Une lettre anonyme – probablement envoyée par un des conjurés, Francis Tresham – prévient Lord Monteagle de l'imminence de l'attentat, près de dix jours avant l'ouverture de la session parlementaire. Bien que catholique, Monteagle est un loyaliste pur jus et il prévient le pouvoir en place, qui juge opportun de laisser les conspirateurs agir jusqu'au dernier moment afin de les prendre la main dans le sac et de faire exemple.

Les barils de poudre sont découverts pendant la nuit du 4 au 5 novembre et Fawkes est arrêté dans la foulée. Au même moment, une partie des conjurés s'était rendu dans les Midlands, prévoyant de provoquer un soulèvement et d'enlever la fille du roi Jacques. Ils seront attendus par une véritable armée constituée par les shérifs de la région. La conspiration est alors totalement démantelée et réprimée dans le sang : les accusés seront torturés, émasculés et pendus. La cruauté des protestants n'a pas de limites : certains conjurés seront maintenus en vie quelques heures pour qu'ils puissent voir brûler leurs propres organes génitaux. Depuis lors le 5 novembre est un jour de célébration pour l'Angleterre unifiée, et les enfants ont coutume de balader dans les rues une poupée de Guy Fawkes destinée à être brûlée. Ironie du sort, c'est Guy Fawkes que l'écrivain et scénariste Alan Moore choisira comme emblème de la rébellion contre le système capitaliste, dans sa fameuse bande-dessinée V pour Vendetta, et qui inspira plus tard les hackers d'Anonymous : dans leurs allocutions, ils portent encore un masque stylisé du conjurateur. Alan Moore, pourtant pas chrétien pour un sou, avait sans doute perçu dans son génie toute la qualité dissidente des catholiques d'alors.

**Par Marc Obregon**

## La minute culture

*Septentrion*, de Louis Calaferte : le roman d'une âme



Louis Calaferte n'a jamais eu bonne presse, et il reste aujourd'hui curieusement ignoré par l'intelligentsia littéraire. Sans doute trop anarchiste et pornographique pour la droite, et trop insituable politiquement pour la gauche – qui a besoin de gages précis, comme chacun sait. Ce serait pourtant dommage de passer à côté de son verbe fougueux, qui n'a parfois rien à envier à Céline – le mépris en moins et la poésie en plus.

Fils d'un immigré italien, Calaferte s'est fait connaître tardivement, après des années de galère à travailler comme ouvrier en usine. Découvert par Joseph Kessel et André Julliard, son roman-somme, *Septentrion*, a mis près de 20 ans à être publié – et 6 ans à être écrit. Aujourd'hui encore, c'est une brique de lave en fusion, un météore littéraire comme on trouve peu – on comprend volontiers la sidération des éditeurs et des lecteurs d'alors. Pas vraiment un roman, ni un essai autobiographique, *Septentrion* c'est la litanie pure d'une âme, une sorte de monologue fiévreux et rageur, un cri de détresse séquencé et morcelé en moellons de poésie fatale, d'obscénité cosmique et de gouaille industrielle. Que nous raconte *Septentrion* ? Tout simplement le désir d'écrire, tout simplement la naissance d'un écrivain. Calaferte puise dans ses souvenirs une matière romanesque pulvérulente, déploie un verbe exigeant et autoritaire, tout autant que fluctuant et insaisissable.

Il nous rappelle que l'écriture est une paramnésie, un « je suis partout », qu'elle n'a aucune assise biographique, existentielle, que c'est le don de l'être chevillé au néant, le don de la Voix qui ne connaît pas la singularité des corps ni la tempérance de l'individuation ; qu'il s'agit au contraire de relayer un courant d'air, un souffle inapaisé tendu entre l'aube des temps et la mort de l'homme. « *Mes yeux sont injectés du foutre de tout ce qui se fout de par le monde* », y affirme-t-il dans une stupéfiante logorrhée où se mêlent choses vues, choses désirées et choses fantasmées, dans un même maëlstrom purificateur et cathartique. Écrire pour laver son âme, écrire pour éponger son corps, pour « *contenir l'hémorragie des images* ». L'écriture comme une tentative d'embrasser toutes les possibilités de la vie, d'explorer toutes ses anfractuosités, d'être tout et tout le monde à la fois, le roman comme un Devenir-Démiurge, comme une façon d'essorer tous les ventres et de chanter toutes les complies de la modernité. L'impression unique que nous laisse Calaferte lorsqu'on referme son *Septentrion*, c'est celle d'avoir écouté une âme, d'avoir eu accès à son babil incessant de possibles, et contemplé en face ce gouffre qu'on appelle le « je ».

**Par Marc Obregon**

## La citation du jour

«



« Il y a eu autrefois l'aristocratie des vertus. Il y a aujourd'hui la sélection de l'argent qui produit l'aristocratie des imbéciles et des assassins ».

Léon Bloy

## La pellanerie du jour

Sociétés polarisées



Au moment où j'écris cet article, des milliers de prolétaires bretons en armes défilent dans les rues de l'Armorique éternelle car ma mie dit que c'est foliiiiie d'aller faire la guerre aux Francs, moi je dis que c'est foliiiiie d'être enchaîné plus loooooongteeeemps.

Bon, ça c'est dont je rêve la nuit. Comme Guillebon avec ses rois. Mais comme j'ai bien tout écouté les cours de madame Provost en maternelle, je sais faire la différence entre « ce qui est imaginaire, fantastique et le réel » (programmes de l'Éducation Nationale pour le cycle

1). Et c'est là le grand drame du progressisme actuel. Pénétré de sa propre importance, le progressisme ne sait plus faire la différence entre les fantasmes d'une petite secte et la réalité populaire. C'est un mal du temps, nous sommes tous enfermés dans nos bulles Facebook ou Twitter dont les algorithmes nous confortent en permanence dans nos certitudes.

« La dernière mode aux USA met 10 ans à arriver en Europe », disait-on autrefois. Ce constat, à l'heure de « l'immédiateté », n'est plus vrai, il n'y a qu'à voir le cirque autour de Georges Floyd. Et comme l'Amérique continue d'avoir un magistère sur les tendances mondiales, il est intéressant d'analyser les derniers événements outre-Atlantique pour savoir ce qui va nous tomber sur la gueule.

1/ Plus encore qu'en Europe, le camp du bien prend ses désirs pour des réalités et vit dans un entre-soi idéologique. Il ne « voit ce qu'il voit » et surtout n'arrive plus à appréhender la popularité réelle de ses folies dans la large population. L'éclatante victoire annoncée de Biden se transformant ainsi en vaguelette au cul serré en est l'illustration. Les militants défilent, les ploucs votent, camarade !

2/ Le terrorisme idéologique mis en place par la gauche accentue cet écart entre le réel et le fantasme. Bien entendu qu'il est difficile pour certains Américains de dire qu'ils votent Trump comme il est difficile socialement pour beaucoup de Français de reconnaître qu'ils votent Le Pen ou qu'ils lisent *L'Incorrect*. Ce terrorisme intellectuel alimente donc l'auto-enfumage du progressisme. Ces thermomètres réguliers que sont les sondages n'arrivent plus à voir la réalité, le progressisme a donc de moins en moins de vision prédictive pour affiner ses stratégies de « déconstruction ».

En France, quelqu'un comme Mélenchon est devenu spécialiste du sujet par exemple. Au sein même de LFI la pression indigéno-pédaliste est telle que le quarteron de vieux sociaux qui dirige le mouvement ne voit pas les Kotarac ou les Kuzmanovic qui ne sont que l'expression d'un courant souveraino-laïcard Canal historique encore bien vivace dans ces milieux. De la même façon, à chaque élection Mélenchon et son soviet sont persuadés de renverser la table, enfumés par l'unanimité qui les entoure né de l'absence de débat interne autour des questions qui dérangent vraiment.

3/ Les sociétés occidentales sont entrées dans une phase de polarisation extrême, prélude à la guerre civile. Aux États-Unis comme en France, il n'y a plus aucune place pour les formations intermédiaires car il n'y a plus de place pour les opinions intermédiaires et les discours apaisés. La gauche a tellement hystérisé le débat et ses folies ont tellement déstabilisé culturellement et démographiquement les sociétés occidentales que le jeu politique est devenu binaire. Pour ou contre l'immigration. Pour ou contre l'Islam en Occident. Pour ou contre le mariage avec les carottes.

C'est ainsi que, de toute évidence, il n'y a plus aucun espace à terme pour une formation type LR ou PS. Remballez les vieux portraits de Chirac les gars et rejoignez soit Macron, soit Le Pen !

# La minute monde

## L'Allemagne maintient son orientation transatlantique



Dans un article paru le 2 novembre sur le site américain Politico, la ministre allemande de la Défense, Annegret Kramp-Karrenbauer, a affiché l'orientation atlantiste de son pays, aux dépens de la sécurité du continent européen et de l'évolution géopolitique en cours.

Estimant que « *les illusions d'autonomie stratégique européenne doivent cesser* » la ministre allemande a déclaré que les « *Européens ne pourront pas remplacer le rôle crucial de l'Amérique en tant que 'fournisseur' de sécurité* ». Ces propos illustrent la volonté de Berlin de ne pas s'affranchir de l'Alliance atlantique, que l'Allemagne a rejointe en 1955, et ils s'opposent aux propos du président français qui estime que l'organisation est en « *état de mort cérébrale* » et que les pays d'Europe doivent devenir autonomes pour leur sécurité. De fait, ces déclarations de la ministre rejoignent celles émanant du Programme de la présidence allemande du Conseil de l'Union européenne, pour la période entre juillet et décembre 2020 durant laquelle l'Allemagne assure la présidence de l'UE. Dans ce document, il est ainsi fait mention que les États-Unis sont le partenaire le plus proche en matière de politique étrangère et de sécurité en dehors de l'UE.

Concrètement, l'Allemagne tire plusieurs avantages de cette protection par l'Amérique et l'OTAN, qui a des bases sur le territoire allemand. La présence américaine dans le pays date de son occupation par les Alliés après 1945, et servait alors de garantie pour éviter une résurrection de l'impérialisme allemand. Désormais, l'OTAN assure la sécurité de l'Allemagne et celle de l'Europe, permettant à Berlin de limiter ses dépenses militaires. De plus, le fait qu'elle n'est pas à concevoir un outil sécuritaire laisse le champ libre à

l'Allemagne pour se concentrer sur son développement économique et son hégémonie politique au sein de l'UE, sans passer pour une puissance militaire et réveiller le souvenir du IIIe Reich auprès de ses partenaires. Par ailleurs, l'Allemagne ne tient pas à favoriser une autonomie stratégique européenne, qui verrait la France gagner en influence sur le continent du fait de son appareil militaire performant.

Toujours selon la ministre allemande de la Défense, « *l'Occident ne pourra rester ferme et réussir à défendre ses intérêts que tant qu'il restera uni* ». Or, l'évolution géopolitique montre que cette volonté de considérer l'Europe et l'Amérique du Nord comme une seule entité est une erreur. En effet, les États-Unis connaissent une évolution démographique, avec une diminution au sein de la population de la part des Blancs protestants, traditionnellement plus attachés à l'Europe, au profit des Latinos catholiques, moins portés sur le continent. De même, si de par l'Histoire et la religion des affinités culturelles existent entre les deux côtés de l'Atlantique, il est faux de considérer que l'on partage la même vision du monde et de ses menaces. Ainsi, les États-Unis se considèrent avant tout comme une « île », depuis les Pères pèlerins de 1620 qui voulaient mettre en place une « nouvelle Jérusalem », en rupture avec l'Europe jugée corrompue.

De plus, pour demeurer la puissance hégémonique mondiale, Washington entend empêcher l'émergence d'un rival en Asie. De fait, l'Amérique cherche à contenir et si possible à refouler les influences russes et chinoises à l'Ouest et l'Est du continent eurasiatique. Concernant la Russie, les États-Unis entendent donc maintenir la Turquie au sein de l'Otan, afin de couvrir le flanc sud russe et contrôler les détroits du Bosphore donnant accès à la Méditerranée. Ajouté à leur éloignement géographique, les États-Unis ne partagent donc pas la préoccupation des pays européens comme Chypre, la France et la Grèce vis-à-vis des ambitions impérialistes turques. De même, cette opposition américaine envers Moscou a conduit à la guerre en Ukraine en 2014 et à la crise actuelle en Biélorussie, obligeant la Russie à se tourner vers la Chine. Or, les pays européens ont davantage d'intérêts convergents avec la Russie, qui est pleinement européenne de par sa géographie, son histoire et sa culture, et qui considère l'islamisme comme une menace importante. Enfin, les États-Unis sont depuis les années Obama davantage tournés vers le Pacifique et la Chine que vers l'Europe, et souhaitent à terme réduire leur participation au sein de l'Otan qui pèse sur leur budget militaire.

Autant d'éléments qui doivent pousser les pays européens à remettre en question leur orientation stratégique en matière de défense. Une réflexion où la France pourrait tirer son épingle du jeu, à la condition qu'elle accepte de se séparer de son partenaire outre-Rhin, et qu'elle ne fasse plus du couple franco-allemand le préalable à toute initiative politique.

**Par Guillaume Duprat**

# Préparons la purge

## Les restitutions du patrimoine culturel africain



Les thèses gauchistes ne sont pas arrivées toutes seules dans nos sociétés. Des organisations les ont financées. Aujourd'hui, le racisme d'État.

En 2018, Emmanuel Macron a confié une mission d'étude sur la restitution des œuvres d'art africaines rapportées en France pendant la colonisation, à une professeure d'histoire du nom de Bénédicte Savoy, et au sénégalais Felwine Sarr, écrivain, économiste, universitaire, musicien et soutien de Tariq Ramadan. À la surprise générale, les compères ont conclu gravement qu'il existe une « *exception africaine* ». Ah bon. Elle consisterait en une disparition presque absolue de tout le patrimoine artistique du continent, pillé par

l'Europe. Au passage, ils rajoutent une louche sur la culpabilité de l'Europe, responsable d'un nouveau « *crime contre les peuples par voie de captation patrimoniale* ». Sur ce sujet, l'institut Thomas More a publié une note qui remet les pendules à l'heure, alors qu'une loi sur les restitutions passe au Sénat ces jours-ci.

Primo, l'Europe avait le droit de se servir. Quand un pays en conquiert un autre, il peut le piller. Cela se nomme le droit du plus fort, partagé par toute l'humanité, Afrique comprise, depuis la nuit des temps. Seule l'Europe a tenté de limiter les prises de butin par les vainqueurs, au moyen de la convention de la Haye de 1899.

Secundo, il n'existe un patrimoine culturel africain que grâce à l'Europe. Notre continent a pris conscience de son patrimoine culturel pendant la Renaissance et a inventé les musées au XVI<sup>e</sup> siècle. En Afrique, ce sont les coloniaux européens qui ont recueilli des objets, à plus de 90% du quotidien, pour les préserver de la destruction par les Africains. C'est la France qui a ouvert des musées à Dakar et au Bénin, justement pour protéger le patrimoine local. Là-bas, tout le monde s'en fout. La culture a été laissée à l'abandon avec notre départ. En 2005, le ministre de la Culture du Bénin proposait de raser le principal musée de son pays, le palais d'Abomey, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, pour le remplacer par un bâtiment en béton. Trois cent pièces en ont déjà disparu dans l'indifférence générale. À dire vrai les Africains n'ont pas tort de ne pas s'en occuper.

La raison est que, tertio, il n'existe pas de patrimoine artistique africain. Les statues, les masques ou les sabres locaux sont du niveau de ce que pouvait produire un village breton reculé avant l'empire romain. Prenez Pellan. Faites-le boire. Donnez-lui un ciseau à bois et une bûche. Attendez deux heures et vous aurez un masque africain de Toutatis. Refaites boire l'artiste. Il mettra le masque et vous verrez une bourrée tribale. L'art africain débute au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'apport des Européens. Nous avons subi le même processus grâce à Rome, elle-même irriguée par les Grecs. Au mieux, c'est du proto-art.

Quarto, la France a pillé l'Europe infiniment plus que l'Afrique. Le Royaume-Uni a pillé l'Inde et l'Espagne l'Amérique du Sud à des niveaux cosmiques. En Afrique, le monde a pillé et continue de piller les matières premières. À une époque, les humains en faisaient partie. Mais y a-t-il un seul masque africain à Versailles ou Buckingham ? Non, pas plus que de masque bas-breton. Alors pourquoi faire une exception au caractère inaliénable des collections nationales, qui remonte à 1566, pour vingt ou trente objets africains vaguement curieux ?

Fastoche. C'est à cause du racisme intrinsèque des progressistes. Pourquoi notre bon ministre de la Justice veut-il conserver nos immigrés ? Pour faire le ménage et vider les poubelles pardi. Il l'a dit à plusieurs reprises. Pourquoi rendre un sac de cuir, un filet de pêche ou un pantalon de tissu au Sénégal ? Parce qu'il y a « une exception africaine », disent-ils. Les pauvres Africains ne seraient pas comme les Européens ou les Indiens. Ils n'auraient rien. Donc il faut leur rendre leurs bouts de bois, dont ils se moquent. Nos progressistes exercent avec condescendance une discrimination fondée sur la race.

**Par Sylvain de Mullenheim**

# L'observatoire des bobos

## Dieu et la RATP



Non, cher lecteur, la RATP dont nous voulons parler aujourd'hui n'est pas la « Religion d'Amour, de Tolérance et de Paix » qui se répand à coups de cimenterres et de kalachnikovs. Face aux dernières ignominies mahométanes, ma rage n'est pas encore retombée, et ce que je pourrais écrire à ce sujet se résumerait sans doute à un tombereau d'injures. Ce serait un coup à finir devant la 17e chambre correctionnelle pour « incitation à la haine », et l'on trouverait bien un magistrat gauchiste pour me rappeler qu'il ne faut surtout pas haïr nos bourreaux.

Nous traiterons donc plutôt de la RATP, la vraie : la Régie Autonome des Transports Parisiens et tout ce qui va avec, à savoir les antennes SNCF du RER et du Transilien, ainsi que la myriade de réseaux d'autobus de grande banlieue. Cette RATP n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'autre, vu le nombre de chauffeurs qui arborent barbe hirsute et cal au front. En pleine période d'égorgements halal, ils n'ont d'ailleurs pas hésité à mettre la pression pour faire bannir des espaces publicitaires l'affiche du prochain Borat. Pourquoi donc ? Eh bien parce que sur celle-ci, le personnage éponyme porte une bague arborant le nom d'Allah. Horresco referens !

Pour couronner le tout, l'acteur incarnant Borat s'appelle Sacha Baron Cohen. Pour le salafiste de base, un blase pareil, c'est déjà une provocation en soi. Dès lors, on ne pourra que conseiller à M. Cohen d'éviter de transiter par Roissy la prochaine fois qu'il viendra faire la promo de ses films en Europe, histoire d'être bien certain que ses affaires ne

tombent pas entre les sales pattes des bagagistes de cette plate-forme multimodale des fichés S.

Arrêtons-nous un instant sur l'affiche de la discorde : elle revêt une dimension symbolique. Sacha Baron Cohen est juif. Or dans le judaïsme, le nom de Dieu relève de l'ineffable. Nul ne peut écrire le tétragramme divin, hormis le sofer (le scribe) recopiant les rouleaux de la Torah. Quand les yeux d'un juif en prière passent sur les quatre lettres « yod-hé-vav-hé », celui-ci remplace les indicibles phonèmes par « Hachem » (« le Nom ») ou « Adonai » (« mon Maître »). Dans la conversation, il peut également faire preuve de créativité pour évoquer le divin, multiplier les périphrases telles que « Ribono chel olam » (« le Maître du monde ») ou « HaKadoch barou'h hou » (« le Saint, béni soit-il »). Un seul juif a le droit de prononcer le nom de Dieu : le grand prêtre d'Israël, dans le Saint des saints du Temple de Jérusalem, le jour de Yom Kippour, tandis que l'orchestre symphonique couvre sa voix. Autant dire que c'est rare, a fortiori quand il n'y a plus de Temple ni de grand prêtre depuis presque deux mille ans.

Comme son nom l'atteste, Sacha Baron Cohen fait partie de la lignée des Cohanim, celle des grands prêtres (« Cohen gadol » en hébreu). Si le Temple est un jour reconstruit, il pourra légitimement candidater à la charge suprême et prononcer le nom de Dieu une fois par an. En attendant, ni lui ni aucun de ses coreligionnaires n'impose ses coutumes aux autres – ni par le discours, ni à coups de surin. A-t-on jamais vu un Israélite décapiter des témoins de Jéhovah sonnant à sa porte ? A-t-on jamais vu un loubavitch mitrailler un pasteur évangélique invoquant « Yahvé » dans ses prêches ? Quant à la loi biblique interdisant aux juifs de prononcer le nom de Dieu sous peine de mort, elle a été amendée par l'exégèse et la coutume. Ainsi, un juif apostat voulant provoquer ses semblables en gueulant le tétragramme dans une synagogue n'aura pas à craindre pour sa vie.

Isaac et Ismaël ont tous deux été circoncis sur ordre de l'Éternel, mais seul le premier a reçu en legs l'Alliance divine. Or l'un des corollaires de cette Alliance, c'est le principe civilisationnel, c'est-à-dire notamment la savante symbiose entre foi et raison qui fonde notre héritage judéo-chrétien. C'est le fossé qui sépare Rachi de Troyes et Rachid de Tataouine. La nullité exégétique de l'islam – en particulier de l'islam sunnite – combinée à l'indigence du texte coranique en lui-même embourbe un monde musulman figé, pétrifié par les Bédouins qui l'ont modelé.

Une civilisation façonnée par le temps et la foi, par la Révélation et l'Histoire ne peut dialoguer avec une faction de chameliers du VIIe siècle. L'affaire Borat en témoigne : si ces gusses n'ont pas même la décence de la mettre en veilleuse le temps que nos cadavres refroidissent, c'est tout simplement qu'ils ne nous comprennent pas et ne peuvent nous comprendre. Car comprendre l'altérité est – encore une fois – une démarche dynamique s'inscrivant dans la temporalité, cette temporalité étrangère aux paradigmes de l'islam.

J'achève ici cette chronique. Je m'étais promis de vous livrer une sociologie détaillée des rames de métro, et je ne vous ai finalement parlé que des mahométans. J'espère que vous



pardonnerez ce hors-sujet. La RATP côté voies ferrées, ce sera donc pour *L'Incotidien* de demain.

Par Étienne Auderville

## Les Dieux du PAF

*Quotidien* : L'Empire du Bien a encore frappé



Yann Barthès est content de lui. Yann Barthès est satisfait. Impossible de lui ôter ce sourire condescendant, cette mine surjouée de péon, ventilée aux courants d'air d'un siècle dont il est persuadé sûrement de comprendre toutes les apories. Tout au plus affichera-t-il une mine grave et accablée, le temps d'un contrechamp, lorsqu'un de ses chroniqueurs glabres évoquera un sujet douloureux : Donald-Trump-le-Méchant, le Rassemblement National et sa gorgone Marine Le Pen, ou l'intolérance vis-à-vis de la communauté lesbienne de Gif-sur-Yvette. Homme tronc riveté à son luxueux bureau en plastomère, il ressemble à une de ces figurines de chiens à la tête oscillante qu'on plaçait à l'arrière de nos voitures dans les années 80 : une poupée qui dit oui, accompagnant les cahots d'une route invisible. Petite mascotte sanitaire tamponnée au revers de nos écrans, cachet de la République faisant foi.

Il a raison, d'être content, Yann : son émission marche du feu de Dieu. Le confinement, la fièvre wuhanaïse, les élections américaines et leur dénouement à rallonge : 2020 c'est du nanan, de l'or en barre pour *l'infotainment*, et pour son émission qui fait feu de tout bois. Chaque soir son Quotidien place ses électrodes sur le cadavre de la démocratie et le soumet

à quelques salutaires stimuli, toujours les mêmes, et toujours avec l'assurance de parler depuis l'Empire du Bien, depuis le fief chromé de Ceux qui Sont Tout. Ce mercredi soir d'élection présidentielle américaine n'a pas dérogé à la règle : si vous cherchiez la nuance, l'analyse politique fine, la mesure dont devrait se targuer un journaliste, passez votre chemin. Les chroniqueurs de Barthès sont comme des lui des mascottes, des gosses sirupeux cornaqués au discours officiel. Hilarant passage où sa chroniqueuse Maïa Mazaurette évoque un Joe Biden proche de l'empereur romain Auguste, « *pas si éloigné du code d'honneur de la chevalerie* », tandis que Trump, carrément comparé à Attila (!), pratiquerait éhontément la « *masculinité toxique* ». Un peu plus loin, Mazaurette va jusqu'à louer « *l'exposition vaillante de ses larmes et de ses blessures* » lorsque Biden évoque le décès de son fils devant les caméras de CNN – alors qu'objectivement, pas besoin de s'appeler Pulitzer pour comprendre qu'il s'agissait d'une tentative éhontée de susciter l'empathie de ses électeurs à moindre frais, mais passons...on ne s'embarrasse pas de distanciation au *Quotidien*, on charbonne pour le prêt-à-penser, on va sur le front, baïonnette fleurie en main. Lorsque plus tard une journaliste franco-anglaise tentera de mettre un peu de nuances dans tout ça, affirmant que beaucoup de républicains sont « *mesurés* », Barthès la coupera habilement : pas question d'imaginer une seule seconde que les électeurs républicains puissent être des humains comme les autres. Chacun sait que ce sont tous des beufs qui collectionnent les armes à feu, de sales babtous chômeurs qui dépensent leurs allocs en Dunkin'Donuts et métamphétamines... d'ailleurs, Barthès ne précisera jamais que cette année le vote Républicain a progressé notamment chez les communautés noires et hispaniques. Il y a quelque chose de soviétique chez ces apôtres du Bien, qui ont fait du ricanement leur unique contrepoint journalistique. Ricanement et entre-soi : les deux mamelles du *Quotidien*.

Deuxième partie d'émission : notre toutou en résine prend sa fameuse Mine Circonscrite : attention, l'heure va être grave. « *Ce matin, j'ai reçu un sms, nous dit-il. Le sms de quelqu'un qui se disait inquiet. J'ai donc décidé de le faire venir sur le plateau* ». Enorme attente. Qui est donc ce mystérieux lanceur d'alerte ? Surprise, l'homme inquiet n'est pas un entrepreneur dont l'activité a été sabordée par le reconfinement, ni un coiffeur ou un librairie au bord du suicide. Non, bien sûr : au *Quotidien*, on n'aime pas les entrepreneurs, encore moins les petits patrons. On les laisse à Pascal Praud, cet « *animateur de café du commerce* », comme ils disent avec leur infatigable haine du peuple. Non, l'homme inquiet c'est Rémi Salomon, directeur de l'APHP, qui vient lugubrement appuyer le discours officiel et les hurlements d'Olivier Véran – au cas où on avait mal compris. Lorsque tout le monde s'accorde à dire que le nombre de morts reste ridiculement bas et que la plupart des cas graves relèvent toujours de personnes âgées qui étaient déjà en sursis – le petit soldat Salomon y va de son « *cri d'alarme* », à l'unisson de tous les médecins malades que compte subitement la France covidée. On aurait pu s'attendre à ce que Barthès prenne son rôle de journaliste au sérieux, pour une fois, pose quelques questions pertinentes – ou impertinentes – sur les raisons réelles de cette fulgurante hystérie gouvernementale. Il n'en sera rien, évidemment, puisque le *Quotidien* n'est pas là pour faire réfléchir, simplement pour relayer docilement le message officiel et pour disposer les premières briques d'une pensée en kit.

Résumons donc la soirée : Trump c'est Attila, et les français qui vont chercher leur baguette à plus de 100 mètres de chez eux sont des cons irresponsables. Merci, *Quotidien*. Grâce à vous, je dormirai mieux. Une heure de *Quotidien*, c'est presque aussi efficace qu'une ampoule de bromure. Mais au fait...Est-ce qu'il se pose des questions, Yann, le soir, lorsque sa veilleuse Totoro diffuse une douce lumière rosâtre sur son visage parkinsonien et gommé de frais ? Y a-t-il un abîme dans ce petit corps duveteux carrossé de l'intérieur par les onctueuses potions sans gluten qu'il s'enfile tous les midis à la cantine de *TMC* ? On en vient à se demander à quoi pense Barthès, au cœur de la nuit, dans son pyjama Barack Obama. Est-il dupe de lui-même ? A-t-il des cas de conscience ? Se sait-il l'instrument d'une pensée unique asphyxiante, se voit-il tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire en parfait entrepreneur de démolition du sens critique ? Peut-être pas, après tout. Dans tous les cas, il a encore de belles années devant lui.

**Par Tristan Névis**



*L'Incorrect* - [contact@lincorrect.org](mailto:contact@lincorrect.org) - [www.lincorrect.org](http://www.lincorrect.org)

Si vous ne souhaitez plus recevoir nos communications, [suivez ce lien](#)